

Journal des Voyages

ET DES AVENTURES DE TERRE ET DE MER

N° 708. — Prix : 15 centimes. — JOURNAL HEBDOMADAIRE — Bureaux : 8, rue Saint-Joseph.

Abonnements. — PARIS ET SEINE, 8 fr. — DÉPARTEMENTS, 10 fr. — ETRANGER, 12 fr. — Dimanche 1^{er} Février 1891.

Texte. — J. GROS : Un drame de la traite. — CH. CANIVET : Enfant de la Mer (suite). — F. DES MALIS : Les Peaux-Rouges et leur Messie. — F. DILLAYE : Les Millions du Marsonin (suite). — L. M. : Le projet de M. Nansen. — L. JACOLLIOT : Les Ravageurs de la Mer (suite). — J. KERVADÉC : Une baleine facétieuse. — P. D'E. : Les hôtelleries espagnoles. — G. DEPPING : Société de géographie. — Nos colonies. — Chronique des voyages.

Illustrations. — Un drame de la traite : Les Touaregs les accablaient de coups de lance. — Les Peaux-Rouges : Portrait de Sitting Bull ; — La tribu s'ébranle ; — Les néophytes sont presque suspendus. — Les Ravageurs de la Mer : Les deux Esquimaux parurent sur le pont. — Une baleine facétieuse : Le mammifère géant happa le canot.



UN DRAME DE LA TRAITE. — Les Touaregs les accablaient de coups de lance (page 66, col. 3.)

AVIS AUX LECTEURS

Les abonnements du JOURNAL DES VOYAGES partent du 1^{er} de chaque mois.

Les abonnés reçoivent gratuitement, avec le dernier numéro de chaque semestre, à titre de prime, les titres, tables et couverture du volume semestriel.

Le prix de ces titres, tables et couverture est de 20 cent. franco pour les personnes qui ne s'abonnent pas directement à l'administration du JOURNAL DES VOYAGES, 8, rue Saint-Joseph, à Paris.

On peut toujours se procurer les différents numéros composant la collection du JOURNAL DES VOYAGES, soit au bureau, soit par l'intermédiaire des libraires, au prix de 15 centimes le numéro.

À la fin de chaque semestre, il est tenu à la disposition du public, au prix de 4 francs, des volumes brochés contenant la collection des 27 numéros semestriels. — Les vingt-sept premiers volumes sont actuellement en vente.

Ajouter 85 centimes, quand l'envoi peut être fait par colis postal.

Le colis postal peut contenir deux volumes.

Ajouter 1 fr. 20 par volume, quand l'envoi ne peut être fait que par la poste.

DANS LE SAHARA

UN DRAME DE LA TRAITE

En ce moment où, de toute part en Europe s'assemblent des Congrès qui, au moins extérieurement, se sont donné la noble mission de supprimer définitivement, en Afrique, la traite des nègres et le commerce des esclaves, il me revient à la mémoire une histoire dramatique que raconta, il y a quelques années, devant la Société de Géographie de Paris, M. Feraud, devenu depuis un haut personnage du corps consulaire et qui était alors attaché comme interprète militaire à l'expédition d'El Goleah, dirigée en 1872 pour réprimer les incursions des Arabes Chambas toujours prêts à attaquer les territoires du Sahara placés sous notre protection.

Un jour que la colonne expéditionnaire était campée devant El-Oued, ville du Souf, on vit tout à coup apparaître un jeune nègre grand et bien fait, de vingt à vingt-cinq ans, à la physionomie belle et expressive et aux traits réguliers.

Il était haletant et éfaré comme un animal traqué par les chasseurs et qui vient chercher asile dans un gîte inconnu. Un nègre, qui suivait la colonne depuis

Quargla, l'interrogea dans la langue du Soudan, et voici le récit qu'il en obtint.

Le fugitif était un esclave qui venait de s'échapper de chez son dernier maître, habitant du Souf, et il s'était réfugié dans le camp français parce qu'on lui avait assuré que là on lui rendrait sa liberté. Quand il eut la preuve qu'on ne l'avait pas trompé, il se montra fort expansif et raconta ses aventures.

Il était né à Adidja et s'appelait Atman. Sa ville natale se trouvait à l'ouest du lac Tchad, dans la province de Katagoum, qui fait partie du pays des Haoussa.

Son enfance s'était passée dans une maison dont l'aspect rappelait la forme d'une ruche, et assez vaste pour se diviser en plusieurs compartiments. Cette forme particulière s'expliquait parfaitement chez une nation vouée à l'apiculture. Cette maison était entourée à distance d'une palissade circulaire formant un enclos où l'on élevait des animaux domestiques, chevaux, vaches, moutons chez qui le poil remplaçait la laine, poules, etc. Là se trouvaient même des autruches capturées jeunes et qu'on élevait pour en manger les œufs et la chair.

Instruit dans la religion mahométane, le petit nègre grandit et se livra aux travaux de la culture. La peinture qu'il fit de son pays mérite d'être rappelée, car il se trouve dans un des points les moins étudiés encore du mystérieux continent.

C'est une contrée verdoyante et fertile. Ce ne sont que forêts sur les coteaux, prairies ou champs ensemencés dans les plaines. Les arbres fruitiers sont nombreux et produisent des fruits inconnus même en Algérie. Les palmiers qui n'y fructifient point, n'y sont que des arbres d'ornement.

Les cultures consistent en plantations de riz, de maïs, de millet et de coton. On n'y sème que peu de blé et l'orge y est entièrement inconnue.

La chasse est en grand honneur chez ces peuples dont le pays produit à peu près tous les échantillons de la faune africaine. L'animal le plus redouté n'est pas le lion, mais un grand singe noir (le gorille peut-être) qui est d'une taille supérieure à celle de l'homme, et qui enlève les femmes.

Une partie masculine de la population est destinée au métier des armes. Quand un jeune homme est choisi pour l'armée, il fait partie d'une classe à part et peut se marier et élever ses enfants; mais il est toujours à la disposition de son chef.

Les guerres sont fréquentes avec les nations voisines et n'ont le plus souvent d'autre prétexte que celui de se procurer des esclaves. Il existe une sorte de code qui règle cette opération commerciale, du moins chez les Haoussa. Le capteur a droit à la moitié de la prise; l'autre moitié revient au souverain. La marchandise humaine est encore aujourd'hui le principal article d'exportation du Soudan.

Ce fut pendant une de ces guerres

qu'Atman, après avoir reçu deux blessures de flèches, fut fait prisonnier par les Marcadis, peuple idolâtre, adonné aux superstitions les plus hideuses, aux pratiques les plus féroces.

Ses ravisseurs le conduisirent immédiatement à Zender, où ils le vendirent aux Touâregs Isben. Les captifs furent liés par des chaînes de fer qui étaient rivées au cou et au pied, et réunis par groupes de dix à douze. C'est dans ce triste équipage que leurs acquéreurs les conduisirent dans la direction du nord.

Six jours après leur départ de Zender, ils entrèrent dans le pays des sables; la marche devint alors très pénible, car les étapes étaient longues. Le plus souvent, il fallait marcher depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Les malheureux captifs avaient beau invoquer les préceptes de la religion qui leur était commune avec les Touâregs, ceux-ci les accablaient de coups de lance lorsqu'ils ralentissaient leur allure.

Cependant ils jouissaient encore de courtes haltes aux heures réservées pour la prière musulmane. On leur donnait alors à manger, trois fois par jour, une sorte de pâtée faite avec du millet et du maïs, le tout bouilli à l'eau. Ce régime dura jusqu'à Ghât, étape à partir de laquelle les dattes sèches devinrent à peu près leur seule nourriture.

La première station de ce voyage infernal eut lieu à Aghadès. Les prisonniers furent découplés et passèrent entre les mains d'autres Touâregs. Ils étaient une soixantaine au départ du Soudan; au départ d'Aghadès, ils n'étaient plus qu'une vingtaine. Les deux tiers des absents avaient succombé aux fatigues ou étaient passés entre les mains d'autres marchands d'esclaves.

Je n'insisterai pas ici sur les épouvantables épisodes qui se produisent journellement dans les convois d'esclaves à travers le désert. Bien des fois ces faits épouvantables ont été racontés dans le *Journal des Voyages*. Toujours est-il que la route que suivent ces convois homicides est reconnaissable à la seule trainée de cadavres qu'ils laissent derrière eux.

Parfois, dans un groupe enchaîné, les survivants ont à trainer pendant plusieurs heures d'une marche douloureuse des morts suspendus à leurs liens communs. Ils se comparent alors à une grappe dans laquelle il y a des grains pourris. C'est surtout dans les oasis, aux abords des puits, que les ossements humains sont accumulés, parce que c'est là qu'on déferle les morts et qu'on abandonne les moins valides. On en trouve jusque dans les puits, où il arrive que les seaux, après s'être enfoncés un peu profondément, ramènent des membres en décomposition que les chameliers rejettent avec plus d'impatience que de dégoût.

On mit vingt-cinq jours pour aller d'Aghadès à Ghât, et dix-neuf pour aller de Ghât à Ghadamès. On suivait ainsi la

route des caravanes du Soudan à la Tripolitaine. Cette route décrit une courbe sinueuse vers le nord-est, dans la partie orientale du Sahara, elle sillonne des plaines de sables fréquemment interrompues par des mouvements assez prononcés de terrain et des oasis relativement multipliées.

A quelque distance de Ghât, on retrouve les sables, que l'on franchit, à peu près en ligne droite, du sud au nord, dans la direction de Ghadamès.

Cette dernière ville est le plus grand marché saharien de la régence de Tripoli. Atman fut acheté là, par un marchand d'esclaves nommé El-Hadji-el-Imam qui le fit reposer pendant une huitaine de jours avant de l'expédier dans le Souh. On mit treize jours pour accomplir ce voyage, qui s'accomplit d'ailleurs dans des conditions plus douces.

La raison de cette amélioration ne trouvait nullement son origine dans des considérations philanthropiques ou humanitaires. Elle était due à la présence de deux jeunes négresses qui voyageaient en compagnie d'Atman.

Les femmes adultes sont vendues à des prix relativement plus élevés que les esclaves mâles, et comme leur beauté est une des plus-values de la vente, sa conservation exige quelques ménagements. Les deux compagnes d'Atman avaient été capturées dans la province de Kano, une des principales villes du territoire des Haoussa; elles ne pouvaient avoir plus de quinze à vingt ans.

La première se nommait Khadidja, nom aussi commun dans l'Islamisme que celui de Marie dans les pays chrétiens. C'était une négresse dans toute l'acception du mot. La seconde portait le nom de Zahira, et, quoiqu'elle fût originaire du même village, elle avait le teint plus clair, sans doute par suite du mélange du sang arabe avec le sang nègre. Sa peau avait une coloration rougeâtre comme celle des mulâtres et ses yeux étaient fendus à la chinoise.

Elles étaient mariées depuis trois mois dans leur pays, lorsque les Baras, peuplade d'une nation voisine gouvernée par le sultan Ali, dont la capitale est Gué-nombari, profitèrent d'une expédition qui éloignait une partie de la population masculine pour faire une razzia dans le pays.

Khadidja et Zahira avaient été prises dans ce coup de main, trois mois auparavant, avec beaucoup d'autres femmes et enfants. Ce fut également avec une escorte de Touâregs qu'elles traversèrent le Soudan d'Aghadès à Ghadamès. Ce trajet s'accomplit en deux mois à cause des ménagements qu'exigeait leur santé.

Ces deux pauvres femmes regrettaient vivement leur pays natal où leurs occupations étaient relativement assez douces et où elles n'avaient connu que les premières joies du mariage. Elles y vaquaient aux soins du ménage, allant puiser de l'eau, pilant les grains destinés à l'alimentation et filant le coton que les hom-

mes se chargeaient de teindre et de tisser.

Ici se termine le récit d'Atman. Il m'a semblé, par sa simplicité même, et par l'absence de toute exagération, de nature à faire naître dans le cœur des lecteurs du *Journal des Voyages* une horreur nouvelle contre cet ignoble trafic de chair humaine qui ne trouve plus de débouchés que dans les pays musulmans et qui cessera, faute d'acheteurs, le jour où les hommes de cette religion auront compris à leur tour toute l'inhumanité de ce marché de bétail humain.

JULES GROS.

ENFANT DE LA MER¹

CHAPITRE VII

(Suite).

Tout en marchant d'un pas curieux, c'est-à-dire très lent, nous arrivâmes bientôt au pont dont les arches, de très loin, me paraissaient merveilleuses. De près, ce fut bien autre chose, et le bruit de la marée montante, contre les piles, le long desquelles le flot se brisait, me parut tout à fait extraordinaire.

Je m'étais toujours imaginé, d'après l'enseignement de notre maître d'école de Barfleur, que les rivières et les fleuves se jetaient dans la mer; mais, le magister ne nous ayant jamais fait remarquer que la mer, deux fois par vingt-quatre heures, s'engouffre dans toutes les ouvertures qu'elle rencontre, je demeurais ébahi, et c'était tout naturel. Belhumain, lui-même, n'était pas capable de m'expliquer cela.

Toujours est-il que plus nous avançons vers la ville, plus le courant s'accroît, au point de marcher plus vite que nous. Il était facile de s'en assurer, en suivant, au milieu du chenal, un point de repère.

Mais, soit par ignorance, soit par empressement d'arriver, Belhumain ne répondait point à mes questions, et bientôt, après avoir gravi les marches qui, de chaque côté du chenal, donnent accès sur le pont, nous nous trouvâmes dans la ville.

« Qu'est-ce que tu dis de ça? me demanda Belhumain.

— Ma foi, répondis-je, je ne dis pas grand'chose et je ne te cache pas que je je préfère, et de beaucoup, le quai de Barfleur.

— A cause de la petite Rosette, fit-il, d'un air narquois: c'est connu. Tu me diras des nouvelles de ceci, quand tu auras vu Désirée.

— Désirée?

— Mon Dieu oui! toutes les demoiselles, ne portent point le nom de Rosé; et Désirée, je te l'ai déjà dit, c'est une des

filles du patron Robine. Dans dix minutes, au plus tard, nous la verrons. »

Il m'entraîna, et bientôt nous nous trouvâmes dans une grande rue spacieuse, bien bâtie, avec des maisons très belles des deux côtés. Mais la plus belle, c'était sans contredit l'hôtel de la *Grappe de Raisin*, avec son unique étage, mais si long et si majestueux, avec sa grande porte cochère, au-dessus de laquelle une grande lanterne se balançait, au bout d'une potence, que j'en demeurais tout émerveillé.

Sur le verre dépoli, se lisaient ces mots, en grandes lettres noires :

A LA GRAPPE DE RAISIN

Et au-dessous, une énorme grappe violette, beaucoup plus grande que celle dont nous parlait jadis le maître d'école de Barfleur, à propos de la terre de Chanaan, pendait, au milieu de larges feuilles d'un vert sans pareil, et dont les veines, de couleur jaunâtre, ressemblaient assez à des coutures dans des voiles usées :

« Nous allons entrer ici, dit Belhumain; avec les deux pièces de vingt sous du patron, nous déjeunerons, et nous verrons Désirée. »

Je le trouvais d'une audace extraordinaire, et je le suivis.

Sous la grande porte, un individu, chaussé de larges sabots, balayait les deux rigoles qui, de chaque côté, recevaient et conduisaient jusqu'à la rue les eaux de la cour intérieure où le fumier s'entassait. Belhumain l'interpella :

« Pardon, dit-il, je suis novice à bord de la *Pervenche*, de Grandcamp, patron Robine, et voilà le mousse qui m'a remplacé. Ne pourriez-vous pas nous conduire près de M^{re} Désirée, qui est la fille du patron, comme vous savez peut-être, ou tout au moins lui dire qu'il y a par ici des camarades qui ne seraient pas fâchés de lui glisser deux mots dans le tuyau de l'oreille? »

L'homme, très perplexé en apparence, interrompit sa besogne, et s'appuyant, des deux mains, sur le manche de son balai :

« En effet, dit-il, il y a ici une fille qui s'appelle Désirée.

— Et qui ne sera pas fâchée de nous voir, reprit Belhumain, si vous voulez bien lui dire que nous sommes ici.

— Mon Dieu, fit-il, je n'ai pas besoin de me déranger pour cela; entrez dans la cuisine, et vous êtes certains de l'y rencontrer. »

Elle était en train de récuser des casseroles, sur une table oblongue où se trouvaient, à chaque bout, des plats pleins de restes de cuisine, les bras nus, jusqu'au-dessus des coudes, et les cheveux dans le dos, à cause de l'heure matinale. Une autre servante nettoyait l'aire, en poussant dessus une toile d'emballage qu'elle trompait, de temps en temps, dans un plat conique et très évasé, rempli d'eau et qu'elle inclinait parfois, pour inonder les pierres.

1. Voir les nos 698 à 707.